

Ce qui cherche à naître

Aksel Boursier

Le sent-on, vraiment ? Ce frémissement sous la peau du monde. Cette poussée. Sourde. Un courant qui cherche sa voie, son nom. Pas une agitation. Non. Une tension. Celle de l'arc. Juste avant.

Les vieux grimoires ? En miettes. Nos destins ? Illisibles. Les certitudes d'hier, cartes jaunies d'un territoire défunt, mènent au mur. Et les réponses, si promptes autrefois, sonnent creux. Échos dans une maison vide.

Alors, la fin ? Ou le fracas d'une naissance ? Un commencement au visage farouche, celui de l'inconnu.

Un seuil.

À nu.

Sans garanties.

Juste un appel : tendre l'oreille. Écouter ce qui germe dans l'ombre, informe encore, mais vibrant. Promesse ou menace ?

Peut-être est-ce cela : une finalité qui émerge du chaos même. (Un ordre naissant de la complexité, la science en témoigne à toutes les échelles). Une direction qui se dessine, pas à pas, dans le sillage de nos choix. Les plus lucides. Les plus courageux. Un élan vital. Une force. Brute. Qui exige passage. Et qui nous somme – nous, fragments conscients du grand Tout – de lui ouvrir la voie. Ou d'être balayés.

Ce "nous"... Qui ? La somme de nos petites personnes ? Ou l'écho plus vaste du Vivant qui pulse en chaque bactérie, chaque étoile, chaque pensée qui nous foudroie ? Ce Vivant, qui en nous tremble peut-être pour la première fois, cherche à se reconnaître. Terrifié. Fasciné. Un "nous" qui englobe la pierre et le rêve. L'ancêtre et le futur incertain.

Il y a ce que je crois savoir. Et il y a ce que *nous* pressentons, ensemble. Entre les deux, un abîme. Ou un champ de forces. Une nappe phréatique de conscience partagée, mémoire immémoriale où puiser. Si l'on ose.

Cette conscience élargie n'est ni la clameur de la foule, ni le consensus mou, ni la terne moyenne. Elle est ce qui nous dépasse sans nous nier, ce qui nous relie sans nous confondre, (telle une noosphère en gestation, fulgurance de quelques visionnaires). L'arène où le "je" peut enfin respirer à l'unisson d'un univers, s'il ose regarder au-delà de ses propres yeux. S'il ose crever ses propres yeux.

Changer d'échelle. Radicalement. Non pas rafistoler le vieux monde, mais déplacer le regard. Quitter le plancher des vaches, non pour fuir, mais pour embrasser la complexité. De là-haut, (perspective autrefois réservée à une poignée d'astronautes – cet "overview effect" qui vitrifie l'âme – mais dont des échos puissants nous percutent aujourd'hui via des outils numériques, voyages vertigineux du subatomique à l'univers observable), l'absurde trouve sa logique. L'isolé révèle ses liens cachés. L'impossible chuchote qu'il est déjà là. Élargir la carte, oui. Pour enfin oser arpenter le terrain avec des pas neufs. Conscients, aussi, que cette carte dessine les contours d'une Terre unique. Notre seul berceau. Aux ressources comptées. Dont les équilibres sont les garants fragiles de toute aventure humaine. Fragiles. Et nous jouons avec le feu.

Nos récits sont en crise. Morts, pour la plupart. Et un récit, ce n'est pas un conte pour gosses. C'est la colonne vertébrale du sens. Le fil qui relie les perles des événements. La boussole de l'action. Quand ils s'effondrent, le monde devient une énigme illisible. Un navire ivre. Sans cap.

Le drame ? Pas l'absence d'histoires. Notre obstination à psalmodier les rengaines usées :

- Le Progrès sans âme, Moloch dévorant ses enfants.
- La Réussite individuelle, mirage glacé dans un désert de liens.
- L'Objectivité prétendue, masque froid sur la subjectivité enfiévrée.

Il nous faut des trames neuves. Urgemment. Pas des fictions édulcorées. Des architectures de sens où nous reconnaître sans nous mentir. Où nous pourrions être à la fois les personnages, les auteurs et les passeurs. Inspirés. Enragés. Apprenant à lire notre propre pensée dans les miroirs déformants que l'époque nous tend, et à tisser le sens avec ces nouveaux reflets, parfois monstrueux.

Mais les mots... Ne sont-ils pas eux-mêmes des récits ? Des étiquettes. Fragiles. Sur une réalité qui toujours nous échappe. *"La carte n'est pas le territoire,"* grince une voix au fond, (principe que la sémantique générale a disséqué). *"Ce que vous nommez 'onde' ou 'pensée', vous ne le voyez pas. Ne le touchez pas. Pourtant, vous y croyez. Alors pourquoi cette méfiance face à ce qui cherche à naître, simplement parce que son nom est encore incertain, ou terrifiant ?"*

Cette voix, c'est la peur. Peut-être. La peur de l'invisible, de ce qui déborde des cases. Ou celle, plus subtile, de l'observateur qui sait que son regard même contamine ce qu'il observe, (vertige que la physique quantique a gravé dans le marbre de nos incertitudes). Nos mots sont des outils. Des tentatives. Précaires. La réalité, elle, danse. Toujours un pas en avant. Et c'est bien ainsi. Laissons une place au mystère. Au vide. À ce qui ne se laisse pas enfermer.

Les lois. Les institutions. Les structures. Visibles. Et puis, les contre-pouvoirs. Invisibles. Bien plus retors. Croyances chuchotées, réflexes conditionnés, normes sociales qui nous moulent sans un mot. Forces telluriques. Qui nous habitent, nous traversent, nous arriment à des rivages que nous n'avons pas choisis. Souvent pour le pire.

Mais ce sont aussi celles que l'on peut déjouer. Retourner. Si l'on ose les regarder en face. Les nommer, c'est déjà les extraire de l'ombre. Leur ôter une part de leur pouvoir. **Nommer, c'est commencer à transformer.** Alors, commençons. Sans relâche. Avec la rage au cœur s'il le faut.

L'union fait la force. Slogan éculé. Il y a des groupes qui ne sont qu'additions de solitudes. Agrégats sans âme. Et d'autres qui, parfois, s'élèvent. Deviennent plus que la somme de leurs parties.

L'intelligence collective authentique ? (Pas "penser tous pareil" – l'horreur absolue.) C'est oser penser ensemble *avec* nos différences. Les faire chanter en polyphonie. Dissonante, souvent. C'est orchestrer la danse des regards, parfois ennemis, transformer la tension du désaccord en terreau fertile, (processus que des approches comme la Théorie U tentent, avec courage, de cultiver). Ce n'est pas une méthode. Pas un protocole froid. C'est une posture. Du cœur, de l'esprit. Une disponibilité. Radicale. Un idéal vers lequel tendre, oui, et reconnaissons-le : maintenir cette écoute qui ne cherche pas à convertir mais à percevoir la pépite de vérité en chaque voix, même la plus insupportable, demande un effort surhumain, constant, surtout lorsque l'ego, fauve toujours aux aguets, nous met au défi. C'est ce qui jaillit, parfois. Fugacement. Comme une grâce. Quand cet ego lâche enfin prise. Et cela, oui, cela change tout.

Transmettre, alors ? Plus déverser un savoir comme on remplit une cruche. La pédagogie profonde n'est pas instruction. Elle est éveil. Elle ne gave pas. Elle allume des feux. Susciter la soif. Créer l'espace où l'on apprend à apprendre. Où l'on ose dire "je ne sais pas" comme le prélude à une véritable exploration. Reconnaître le suc vivant dans les savoirs anciens, accueillir la sève brute des nouveaux, et les tresser sans dogme, avec le discernement de l'artisan. Ni tout brûler, ni tout sanctifier. Sentir ce qui nourrit encore la flamme. Ce qui cherche à naître aura besoin de tels passeurs. Humbles. Inspirés. Pas de prédicateurs arrogants. Et si ces lignes tentent d'esquisser cela, c'est avec la conscience aiguë d'être moi-même sur ce chemin escarpé, cherchant cette justesse, loin de toute leçon, simple compagnon de route dans cette quête d'une qualité d'être toujours fuyante.

Et au cœur de tout : l'éthique de la relation. La justesse d'une parole, c'est ce qui reste après l'avoir reçue. Si elle déchire, elle a échoué.

La vie elle-même est notre grand maître. Impitoyable. Elle ne trace pas de lignes droites. Elle tisse, ondule, se ramifie en réseaux complexes, (architecture que l'écologie systémique s'échine à cartographier). L'architecture du vivant n'est pas un plan rigide. C'est un souffle qui s'ajuste. Une intelligence immanente qui explore, apprend, évolue. Penser en vivant, c'est penser en boucles, en seuils, en passages subtils. C'est reconnaître l'interdépendance radicale. Et savoir que chaque séparation proclamée est d'abord illusion utile. Puis piège mortel.

Dans cette danse, parfois, le sacré refléurit. Non pas une croyance. Une qualité d'attention. Une résonance profonde avec ce qui nous dépasse et nous constitue, (sentiment que certains nomment "résonance" avec le monde, contre son aliénante instrumentalisation). Il revient quand on lâche la prétention de tout posséder, de tout contrôler. Quand on retrouve le silence fertile entre les mots, la gratitude simple dans le geste quotidien. Pas un retour en arrière. Une profondeur retrouvée. Ici. Maintenant. Toujours à cultiver. Au fil du rasoir.

Et puis, le doute. Non pas le doute stérile qui paralyse. Celui qui creuse. Qui interroge. Qui maintient l'esprit en alerte. Ces moments où tout ce qui semblait solide tremble. Où l'élan même s'interroge. Ce n'est pas une défaillance du chemin. C'est **le chemin lui-même** qui respire. Qui se contracte avant de s'étendre à nouveau.

Ni faiblesse, ni échec, ni bug à éradiquer. Une décantation. Nécessaire. Une remise à plat. Salutaire. L'occasion de se réaligner. C'est dans le creuset du doute que l'on affine sa vision. Qu'on écoute avec une acuité nouvelle. Qu'on se déleste de ce qui sonnait juste hier et qui aujourd'hui n'est que poids mort.

"Mais à force de douter..." murmure une voix. Et le silence lui répond.

Un feu qui prend. Et ce n'est jamais l'un ou l'autre : il éclaire ce qu'il consume, consume ce qu'il révèle. C'est à l'œil qui regarde de décider —comme une onde en attente d'effondrement.

La lumière ? Ou la brûlure ? ..C'est le même feu.

Chaque regard porté sur lui lui donne une forme, chaque tentative de le contenir le redessine. Vouloir la lumière, c'est accepter les cendres.

Un projet vivant, une pensée vivante, accepte d'être bousculée. Écorchée. Retissée. Le doute, ainsi partagé, est ce ralentissement fertile. Cette suspension qui prépare une autre densité. Sans lui, nous ne serions que statues de sel. Figées.

Et peut-être que tout cela ne suffira pas. Peut-être que ces mots ne seront jamais lus.

Ou pire — lus, puis oubliés.

Mais je les ai laissés ici. Parce qu'il fallait.

*

*

*

Ce texte, maintenant, ne cherche plus à conclure. Il voudrait ouvrir. Encore. Toujours. Passer le relais. Ce n'est pas un point final. Une membrane. Vibrante. Entre ce qui a été esquissé ici et ce qui attend. D'être vécu. Créé. Par vous. Par d'autres.

Ni manifeste, ni vérité tombée du ciel, ni formule magique. Juste une trace. Laissée en chemin. Une respiration. Partagée. Un espace pour que d'autres voix – la vôtre – s'élèvent. Résonnent.

Cette écriture, si elle a touché quelque chose en vous, ne m'appartient déjà plus. Elle circule. Cherche d'autres terres. Où germer. Ou brûler.

Pourquoi est-ce important ? Parce que nous avons un besoin vital de formes souples. De pensées qui n'emprisonnent pas. De récits qui laissent filtrer la lumière de l'inattendu. Et son ombre. Parce que ce n'est pas tant le contenu qui importe que la disposition intérieure qu'il éveille. La qualité de présence qu'il exige.

Ce qui cherche à naître ne demande pas d'être suivi. Aveuglément.

Il demande à être reconnu. En soi. Autour de soi.

Et peut-être, éprouvé, pour qu'il révèle sa véritable force.

Alors, merci d'avoir cheminé jusqu'ici.

Maintenant, le fil est entre nos mains.

À nous de tisser. Ou de trancher.

À notre manière.

À notre rythme.

Qu'allons-nous oser créer ?

Ou détruire ?

Le fil est là.

À nous de ne pas le lâcher.

Lyon, Mai 2025